

FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU
FÜR KUNST UND LITTERATUR

Franz Clement
Camille Deutsch — Jan Duren
Eugène Forman — Maurice Gandolphe — N. Nickels
Marcel Noppeney — Paul Palgen
Nicolas Ries — Batty Weber

N° 4

21 VII 1907

LUXEMBOURG

JOSEPH BEFFORT
IMPRIMEUR

FLORÉAL

SOMMAIRE DU N° 4

INHALTSANGABE VON N° 4.

| | | |
|--|--|----------|
| NICOLAS RIES : | <i>La pensée philosophique dans les romans de M. Edouard Rod..</i> | Page 3 |
| FRANZ CLEMENT : | <i>Hofmannsthal-Paraphrase.....</i> | Seite 14 |
| MARCEL NOPPENNEY : | <i>Camille Deutsch</i> | Page 18 |
| CAMILLE DEUTSCH † : | <i>Gedichte.....</i> | Seite 20 |
| MARCEL NOPPENNEY : | Poèmes: <i>Vos maris</i> | Page 23 |
| | <i>Le nouveau voyage.....</i> | Page 24 |
| EUGÈNE FORMAN : | <i>Puckis Erdenfahrt (Roman) 6</i> | Seite 25 |
| MAURICE GANDOLPHE : | <i>Un meurtre (Nouvelle).....</i> | Page 36 |
| FRANZ CLEMENT : | <i>Der Wahn des Meisters (Novelle)..</i> | Seite 42 |
| JAN DUREN : | <i>Drames ignorés (Nouvelle) Fin</i> | Page 50 |
| BATTY WEBER : | <i>Der Glühstrumpf (Skizze).....</i> | Seite 57 |
| PAUL PALGEN : | <i>La Vierge aux joyaux (Poème)</i> | Page 59 |
| FRANZ CLEMENT : | <i>Deutsche Litteratur (Monatsrundschr.)</i> | Seite 60 |
| NICOLAS NICKELS et MARCEL NOPPENNEY : | <i>Bibliographie</i> | Page 62 |
| MARCEL NOPPENNEY : | <i>Les Revues</i> | Page 64 |

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

Les Hôtels recommandés.

LUXEMBOURG

Grand Hôtel Brasseur — Beyens-Wehrli, propr.
Hôtel de l'Ancre d'or — Angelsberg, Propriétaire.
Hôtel Niedner, Place d'Armes — Niedner, Propr.

BEAUFORT (Petite Suisse luxembourgeoise)

Hôtel Bleser — J. Bleser, Propriétaire.

DIEKIRCH

Hôtel des Ardennes — M^{me} Nelles-Heck, Propriét.
Hôtel du Midi — Kohn frères, Propriétaires.

MONDORF-LES-BAINS

Grand Hôtel de l'Europe — M^{me} Diderrich, Prop.

Restaurants recommandés.

LUXEMBOURG

Au petit Duval — Boulevard du Viaduc.
Restaurant Niedner — Place d'Armes.

Les Cafés recommandés.

LUXEMBOURG

Café Amberg — Rue de la Porte-Neuve.
Café du Commerce — Place d'Armes.
Café Français — Place d'Armes.
Café Jentgen — Place d'Armes.
Grand Café — Place d'Armes.

DIEKIRCH

Café de l'Esplanade — Esplanade.

Nach Vorschrift
des berühmten
**Doctor
Boerhaave**
bereitet
ist



**BUFF'S
BITTER**

der beste
der Welt!

Alleiniger Fabrikant
Ludwig Buff Nachfg.
Echternach
Überall zu haben.

LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

Grand
choix de **CIGARES**

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —
ALBUERNE — HAMBURGS STOLZ — DIPLOMATOS

CIGARETTES © LÆWES PIPES © TABACS FINS

EN VENTE

à la **librairie Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous
les ouvrages mentionnés dans „Floréal.“

Alle in „Floreal“ erwähnten Bücher sind zu haben
in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

FLORÉAL

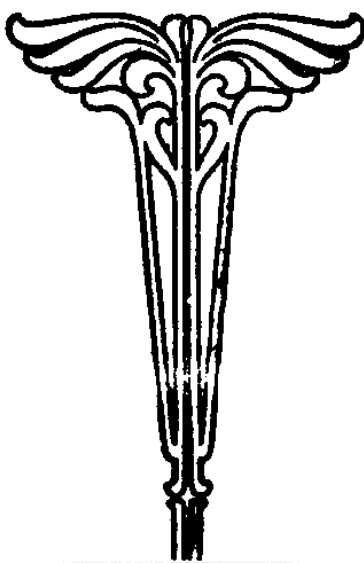
REVUE LIBRE D'ART ET DE LITTÉRATURE
FREIE RUNDSCHAU FÜR KUNST & LITTERATUR



TOME II

N° 1

21 VII 1907



IMPRIMERIE JOSEPH BEFFORT, LUXEMBOURG



LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE

DANS LES ROMANS DE M. EDOUARD ROD.

L'œuvre de ce romancier genevois est vaste et superbe. Vingt-cinq volumes de romans, de nouvelles, de philosophie et de critique, tel est son bagage littéraire. On ne pourra pas lui reprocher d'avoir perdu son temps, et ceux qui savoureront les fruits de son labeur inquiet, ne perdront pas le leur, car il a beaucoup à nous confier, beaucoup surtout à nous suggérer. Toute son œuvre romanesque et critique, depuis *La Course à la Mort*, publiée en 1885, jusqu'à *L'Ombre s'étend sur la Montagne*, parue en 1907, présente une unité parfaite et nous conduit, par une évolution lente et constante, du pessimisme ardent du jeune révolté à la résignation mélancolique de l'homme assagi par la vie.

S'il est vrai de dire que „l'idéal germe chez les souffrants“, personne plus que E. Rod n'a été emporté par le renouveau d'idéalisme et de mysticisme auquel nous assistons, et nul n'a plus souffert que lui en abîmant tout son être dans les gouffres insondables de la vie intérieure. Avec lui, nous sommes bien loin du naturalisme forcené de l'école de Zola, pour laquelle la psychologie n'était „qu'une farce“ qu'on se hâtait de remplacer par la physiologie, ne montrant dans

l'homme que „la bête humaine“, un tempérament guidé par la fatalité des instincts, dans la société que des forçats ou des individus dignes de l'être. Nous sommes tout aussi loin de l'idéalisme doucereux de George Sand et des intrigues romanesques d'Octave Feuillet, des goguenards et des rastaquouères sans cœur du réalisme de Maupassant. Prenant le contre-pied du matérialisme, l'école psychologique ramena dans le roman l'observation morale, l'étude des phénomènes mentaux et passionnels considérés en eux-mêmes et détachés de la vie animale. Cependant, si l'analyse de l'âme contemporaine entreprise par Bourget, avec la sérénité impassible d'un savant, conduisit loin de l'observation brutale des classes populaires, d'un autre côté, en se confinant dans les milieux mondains, il devint bientôt suspect de snobisme et se vit acculé à la vivisection morale de types d'exception, d'où la hantise des graves problèmes de l'humanité était absente.

Pour E. Rod, des influences multiples le ramenèrent bientôt du naturalisme, où il s'était fourvoyé un instant, à l'étude plus noble et plus fructueuse des choses de la conscience. Si déjà son propre caractère le portait à la méditation, sa qualité de Suisse et de Genevois *calviniste* nous explique la gravité de sa conception de la vie et cette espèce de maladie de la volonté, qui semble être le caractère distinctif des peuples bilingues. — Placée au „*carrefour des nations*“, la Suisse est comme un abrégé de la civilisation de l'Europe cen-

trale, «une libre demeure, où chaque nation se sent un peu chez soi». Aussi, de tous temps, la Suisse cosmopolite a-t-elle servi de lien et d'interprète entre les peuples si dissemblables qui l'entourent, entre l'âme germanique et l'âme française. Composée, d'autre part, de deux races, parlant deux langues différentes, dont l'une a profondément influencé l'autre, elle est le pays des neutralisations ethnographiques et psychiques. Sans chauvinisme aucun, avec leur âme à deux faces, toujours oscillante et un peu fuyante, les Suisses y regardent à deux fois avant de se décider. Et ce dualisme ethnique et linguistique nous explique déjà l'absence d'imagination et de génie vraiment poétique, la teinte de grisaille un peu triste chez les Suisses romands, qui doivent passer leur vie à s'analyser et à revenir sur leur âme comme sur leurs affirmations. L'austérité du protestantisme enfin, s'attachant à développer la conscience personnelle et négligeant volontiers tout ce qui est étranger à la vie de l'âme, nous explique leur préoccupation morale, plus intérieure et par suite moins sociale que celle des Français. C'est là un rétrécissement, si l'on veut, de l'individu comme puissance d'expansion, mais c'est aussi un renforcement de sa personnalité. La littérature de la Suisse romande représente avec autorité l'idéal esthétique et moral du protestantisme. — Si maintenant nous ajoutons à tout cela l'influence étrangère, celle de la poésie et du préraphaélisme anglais, celle du roman russe et particulièrement de Tolstoï, celle de la philo-

sophie allemande et de la musique wagnérienne, nous pourrons dès à présent établir la formule du talent de E. Rod et nous attendre à trouver en lui d'abord un moraliste grave et consciencieux, bien servi par une intuition psychologique profonde et désintéressée, ensuite un individualiste toujours prêt à secouer les liens de la solidarité, qui aura quelque chose de l'âme fière et timorée à la fois de J.-J. Rousseau, de M^{me} de Staël et de B. Constant, et ressemblera beaucoup à Vinet, Cherbuliez et surtout à Amiel, et enfin, par là-même, un pessimiste, comme toute âme noble qui a pris conscience d'elle-même et du non-sens de sa vie isolée, en face de l'illusion générale.

Comme *psychologue*, d'une absolue franchise d'esprit et de cœur, M. Rod met à nu tous les ressorts les plus cachés de la vie intérieure; comme *moraliste* ensuite, car jamais sa psychologie n'a son but en elle-même, il place l'individu dans son milieu social et le met en lutte avec lui-même, avec les vulgarités et les injustices de la vie collective, avec les lois impitoyables et nécessaires qui constituent la sagesse incomprise des générations.

Négligeant volontiers les événements extérieurs, il se plaît à étudier les tempêtes de l'âme.

Si M. Rod étudie l'amour, c'est dans ses effets sociaux, et il entend toujours l'amour pur, véritable, l'amour-passion, car il ne connaît pas le flirt, et il serait même difficile de trouver dans toute son œuvre une seule scène uniquement amoureuse. Aussi tous ses

amoureux sont-ils intelligents, trop intelligents parfois, car ils raisonnent leur passion, et leur esprit toujours descend dans leur cœur. — Il s'est fait une conception méthodique du roman comme de la vie. Sa théorie s'appelle l'Intuitivisme et proclame que, pour bien connaître les autres, il faut commencer par se bien connaître soi-même. Conséquemment, avant d'en venir à l'étude des autres et de la société, M. Rod est-il d'abord descendu au fond de son âme pour se connaître lui-même et développer son individualité.

L'étude du „moi“, avec ses aspects changeants, et le problème du bonheur individuel a été le point de départ de ses investigations. „Il y a peu à espérer des foules“, dit-il, et „seul l'individu peut être grand“. Il est le champion attitré de l'*individualisme*. Être soi-même, fièrement, voilà le premier des droits et des devoirs. Il se réserve le droit de goûter la joie amère de l'isolement, violée par les lois, les préjugés et les mœurs de la société, et profite partout de l'espace ouvert pour laisser grandir son âme. Voici comment il s'exprime dans « Le Sens de la Vie » : „Je me dissipe dans les choses et les choses se résorbent en moi ; je dédaigne leur réalité pour en admirer les reflets dans mon cœur ; et je sens, qu'incapable de décrire aucun des sites que j'ai traversés, je les ai pourtant mieux vus que si je les avais peints.“ L'Humanité est un mot trop vaste et trop abstrait qu'il n'aime pas.

Mais si l'individualiste rêve de se composer une

existence personnelle, quelque peu anarchique, en dehors des lois, des conventions et des usages, s'il „rétrécit son horizon qu'il avait rêvé d'élargir“, son égoïsme „n'est pas le culte bas de soi-même, la vile adoration de ses faiblesses, la béate indifférence aux maux d'autrui, la plate satisfaction de ce qu'on a; il est le droit sacré de l'individu plus fort que la masse, la condition de son épanouissement, sa raison d'être, sa force et sa gloire.“ („Sens de la Vie“, p. 261.)

De cette revendication énergique des droits de l'individu, et M. Rod ne comprend la liberté complète que dans l'abolissement des conditions mêmes où elle ne peut exister, de ce mépris accusateur d'une humanité vaine, où tout reste à créer et à construire, de cette analyse constante de l'âme qui se regarde vivre et s'abstient d'agir en rapportant tout à soi, se dégage un immense découragement. L'individualiste devient forcément *pessimiste*. Ce pessimisme n'a rien d'intellectuel, rien de prémédité ni d'affecté; cette tristesse est vaine, mais profondément sincère, et l'on aurait tort de croire que M. Rod souffre, parce que cela l'amuse. Bossuet dit que „l'ennui est naturel à toute âme bien née,“ certaines douleurs sont réellement une marque de supériorité, et Chateaubriand, idéalisant son dégoût sacré, va jusqu'à dire que „la vie n'est qu'un hochet, sans la douleur qui la rend grave.“ Dans son beau livre sur „La Tristesse Contemporaine“, Fiérens-Gevaert trouve la cause principale du malaise des temps mo-

dernes dans la destruction des illusions qui autrefois conduisaient l'humanité. L'idéal mystique est mort, et sur la ruine de nos croyances nous avons tenté, avec une impassibilité scientifique, de sonder les mystères impénétrables de l'âme et du monde. Et voici que nous sommes fatigués de nous-mêmes, fatigués de scruter et de savoir, car, partis à la conquête du monde, le cœur gonflé d'espérance, nous sommes arrivés devant le néant, en nous posant avec M. Rod la question mélancolique : Quel est le sens de la vie ? Nous avons perdu notre énergie, le courage des résolutions et le goût de l'action réconfortante. — Le pessimisme serait donc d'abord la punition de notre curiosité. Il est le mal du siècle. Dans les sentiers ténébreux de la Douleur, trois sombres figures dressent leur silhouette ironiquement hautaine sur l'horizon intellectuel : Léopardi, Schopenhauer et Nietzsche, „et derrière eux se masse la foule innombrable des âmes désespérées, révoltées et déçues.“ Ce pessimisme est ensuite la conséquence de notre isolement individualiste. Pour nous être complu en nous-mêmes, nous resterons éternellement isolés en nous seuls, car nous nous sommes trompés en croyant que la liberté de l'égoïsme conscient et le goût de l'analyse nous rendraient la joie. En dédaignant l'action et en croyant à la supériorité de la pensée, du raisonnement et du rêve, en comparant nos connaissances bornées à l'infini de notre idéal, notre ardeur inquiète s'est lassée et l'incertitude mortelle nous a envahis.

Cependant, si M. Rod n'a pu nous donner la solution du grave problème de l'existence, il n'en est pas resté cependant au pessimisme égoïste de la première heure, car pour lui le pessimisme est mieux „qu'une noble paresse du caractère“. Déjà dans „Le Sens de la Vie“ il avait esquissé une espèce de Credo des temps nouveaux, affirmant que l'humanité marche vers l'idéal, raison d'être de l'univers, que la solidarité doit être notre plaisir comme elle est notre intérêt. Il avait divisé alors les hommes en trois grandes classes.

D'abord la grande masse des esprits vulgaires et satisfaits, qui jouissent de la „certitude“ absolue, et qui casent, sans hésitation, le bien d'un côté, le mal de l'autre.

Ensuite les esprits distingués et mécontents, qui ne peuvent sortir de „l'incertitude“, du scepticisme et du pessimisme.

Enfin, les esprits supérieurs et tranquilles, qui s'élèvent jusqu'aux hauteurs de la „Foi“, qui ne dépend d'aucun raisonnement, et n'est qu'un acte de volonté. („Sens de la Vie“, p. 272.)

Cependant le spiritualisme un peu vague de Paul Desjardins, le fondateur de „L'Union pour l'action morale“, ne pouvait longtemps suffire à l'âme sincèrement éprise de la vérité de M. Rod, qui crut bientôt que la vie pourrait être purifiée par la puissance souveraine de „l'Art“, et R. Wagner lui parut comme devant être le régénérateur, comme il avait été le peintre

de notre monde désenchanté. „L'impassibilité“ stoïque, mise ensuite à l'épreuve comme remède contre la tristesse envahissante, ne semblait pas non plus destinée à apporter de consolation durable.

C'est alors que, revenant sur son individualisme farouche, M. Rod se demanda si peut-être c'était là la racine de son pessimisme. Si l'isolement égoïste, prêché par Nietzsche, l'apôtre de l'individualisme, conduit à la torture morale, peut-être que l'action altruiste et la solidarité fraternelle, prêchées par Tolstoï, conduiront plus près du bonheur, peut-être qu'on ne vit pleinement qu'en vivant pour beaucoup d'autres, peut-être que les sentiments sociables doivent dominer les sentiments égoïstes, que la collectivité doit avoir le dernier mot, et que l'immolation d'une partie de nos facultés actives est nécessaire.

Et telle semble être la solution préconisée par M. Rod dans son dernier roman. Oui, aimons, mais agissons aussi: N'étant ni des saints ni des brutes, aimons, pour avoir un but à notre travail, agissons, pour pouvoir aimer la vie.

L'amour seul, celui qui confond les deux tendances contraires, égoïsme et altruisme, dans l'action, assure la quiétude de l'âme et donne le courage de vivre.

Et nous y sommes bien forcés.

Pourquoi donc nous obstiner à vouloir briser nos cœurs contre les lois nécessaires? Michel Teissier est là pour nous dire que bien souvent la morale sociale

semble incompatible avec la morale individuelle, que l'action s'oppose à l'amour. Irène Jaffé passe la plus grande partie de sa vie inquiète à mettre l'accord entre l'amour et la vérité. Le sacrifice est souvent vain, mais ne constitue-t-il pas souvent notre dignité ?

Les collisions inévitables de la morale individuelle et de la morale sociale forment une sorte d'engrenage où tantôt la passion, tantôt le devoir se trouve broyé impitoyablement. Tâchons donc de choisir notre voie à égale distance des deux extrêmes, et résignons-nous à atteindre l'équilibre des forces égoïstes et fraternelles, puisque la vulgarité de notre vie collective nous oblige à considérer comme le seul idéal réalisable le rêve de « bourgeois individualiste ».

Tâchons de nous élever au-dessus de la résignation veule et mal consentie de nos heures de faiblesse, et d'avoir une conscience plus haute des nécessités humaines. Les luttes de la vie nous font bien souffrir par tout ce que nous y pressentons d'avalissant, d'indigne de nous-mêmes ; en tout cas, en présence de la mort nous nous retrouverons tout entiers dans notre réalité durable, qui est dans l'oubli, le pardon et l'amour.

Tel est le mélancolique et grave enseignement de la vie, que M. E. Rod a observée en lui-même et autour de lui. Mais sa gravité est sans morgue et sans pédanterie, et elle « inspire une tendresse réfléchie et inaltérable. » Il faut l'aimer pour son effort de pensée libre et personnelle et pour le noble rôle qu'il a assigné au roman d'être


un enseignement moral. Il nous dit avec un charme grave la douleur de vivre et nous montre dans ses héros les serviteurs obscurs du travail et du devoir. „Il nous excite à l'action saine et réconfortante, qui seule peut nous distraire de la vie.“ (E. Ch.) Lui-même nous donne l'exemple d'une vie bien remplie par le travail, un travail non seulement fiévreux et de de tout instant, mais encore artistique. Et nous l'aimons, non seulement comme un frère aîné qui a su nous charmer et nous troubler au plus profond de notre âme, mais encore pour son art sobre et grave qui approche de la perfection.

N. RIES.

HOFMANNSTHAL-PARAPHRASE.¹⁾

Man wird nicht leicht über das Leben Herr; man wird, wenn man es überschaut, nach vorwärts wie die Jungen, nach rückwärts wie die Alten, böse darüber, daß es so reich ist und daß es für uns so wenig wert sein kann, auch wenn wir ihm nachgehen und es umarmen, wo wir nur können. Und so kapitulieren wir meist mit verschränkten Armen: der eine früher, der andere später, der eine wie die blassen Eremiten, die nichts von der Wollust und der Kraft wollen, der andere wie Don Juan, der die lohenden Flammen durstig in sich aufgesogen, bis sie ihm das Herz und die Sinne versengten. Die Großen, die im Leben wurzeln: Shakespeare, Goethe, Byron — haben das eine Thema alles Sanges: die Kapitulation vor dem Leben ins Unendliche abvariiert, weil sie bei stärkster Besinnung immer auf das eine stießen: auf die Unmöglichkeit, alles zu genießen und alles zu durchleben.

Es wird von Überwindung geredet. Und das Wort sagt so wenig, daß jeder sich eine andere Überwindung zurecht legt, und jeder eine andere schmackhafter findet

¹⁾ Hugo von Hofmannsthal: Die gesammelten Gedichte. Erste und zweite Auflage. Titel- und Einbandzeichnung von Eric Gill. Geheftet 4 M., in Halbpergament gebunden 6 M. 

als die andere seines Nachbars oder Vertrauten. Für den Mann ist das Weib, für das Weib der Mann sehr oft die Überwindung; wenn sie sich an einander so vergiftet haben, daß sie nicht einmal mehr schmecken, wie schal ihr Alltag ist, haben sie „in Liebe und Freude überwunden.“ Für noch gewöhnlichere Sterbliche ist der Trotz Überwindung, für andere das Lachen, das unter dem Klang von Gläsern und unter verliebtem Girren die Brücke zwischen Heut und Morgen schlägt. — So sucht der eine seine Dummheit, der andere seine Brunst, der dritte seine Stumpfheit mit dem modischen Kleide „Überwindung“ zu drapieren.

Da man kaum überwinden kann, tut man vielleicht am besten, zu vergessen. Man vergißt leicht, wo man ist und wie man ist, wenn man jeder Minute ein Ziel stellt, vor dem sie nicht bankerott wird. Man arbeitet, man schuftet, man entschließt sich, schreibt, aber denkt nicht. Und wenn man davon müde ist, hat man zwei köstliche Dinge, das Spiel und den Traum.

Es klingt so dumm, wenn man sich und andere laut daran erinnert, daß wir wie die Kinder werden sollen. Da ist das Arbeiten in der Minute: zehn Häuschen richten sie auf und stürzen sie um, um wieder zehn andere zu bauen. Da ist das Spiel, o das bunte Spiel! Da ist der Traum: sie lügen sich an und betrügen sich selbst mit einer Kunst, über die wir nicht lachen, über die wir ab und zu ernst nachdenken sollten.

Spiel und Traum hat der große, daher genußunfähiger

und verworrener gewordene Mensch in einem Teile der Kunst, nicht in der hohen, beängstigenden menschlichen Kunst der Shakespeare, Michel-Angelo und Beethoven, sondern in der Kleinkunst, der Virtuosenkunst der Geringeren, die eine gewichtige Rolle als Spiel- und Traummeister über die Unkünstler hervorhebt.

Ich setzte vor diese ganz unmaßgeblichen Betrachtungen den Namen Hofmannsthals. Er ist ein ganz kluger, nur genügend präventiöser Spiel- und Traummeister. Er spielt mit den kleinen Zügen der Seele, wenn diese große Torheiten und große Kühnheiten begangen oder begeht, mit der samtbekleideten Seele Tizians, der Sucherseele des Ödipus, der Kätzchenseele Elektrens, der duftenden Verliebtheit Dianoras und der ganzen Spieler- und Träumersehnsucht des Abenteurers. Er spielt mit den Worten, arrangiert sie wie seltene Teppiche und farbige Blumen; er belustigt sich, in jedem Steinchen und jedem Flitter nach Psyche zu suchen, und von diesen zahlreichen erträumten Seelchen singt er „den bleichen Knaben in den großen Städten“ mit Worten, „daraus Tiefsinn und Trauer rinnt wie schwerer Honig aus den vollen Waben.“

Und so träumt er auch, keine Träume von Opium und Haschisch, aber Träume, wie sie unter Knabenschädeln wachsen, die im Grase liegen, wie sie unter bleichen, kranken Stirnen wüten, auf denen der Todesschweiß perlt. „Elektra“ ist ein blutiger, „Der Tod des Tizian“ ein sonniger Traum.

Darf man spielen? Darf man träumen? Darf man also diesem Verführer folgen, wenn er auf seiner Flöte bläst, die nur von ferne einer Pansflöte ähnlich klingt, in der Nähe aber lauterste Künstelei ist? Man darf alles und man darf auch nichts! Aber ich habe von vielen gehört, und ich muß es für mich auch schüchtern gestehen: Es gibt Stunden, wo es in seiner Behausung sehr gut leben ist. Man findet nicht viel Volk dort, man findet Leute, die mit den Worten eines anderen Traum- und Spielmeisters sich nennen:

Wir Lebens feinsten Geist und Schwinge selbst,
die wir die Däfte vor den Früchten lieben
und mehr den Rauch der Dinge, denn die Dinge selbst.

Wer Lust hat, mit solchen zu sprechen, zu spielen und zu träumen, der trete ein in die Halle. Die Treppe ist sehr weiß, dann kommt man aus dem Hellen ins künstliche Dunkel und ganz am Grunde hängt ein schwarzer Vorhang vor den Sälen, die ganz weit und ganz hell und ganz reich sind, nur nicht so weit, so hell und so reich wie das Leben selbst.

FRANZ CLEMENT.

CAMILLE DEUTSCH.

C'est au collège de Diekirch, en 1896 ou 1897. Dans la grande cour, de récréation les feuilles tombent au vent d'automne. Très jeunes, nous discutons avec sérieux d'invraisemblables théories. Certains écoutent qui bâillent puis s'en vont. Et, seuls alors, nous nous récitons mutuellement des vers.... Hugo, Musset, Heine... D'autres fois Deutsch me parle de son pays natal si proche et que pourtant j'ignore. Je me défie de l'Oesling inhospitalier ! Mais il me dit les chênes trapus, la bruyère violette, l'or des genêts, les ruisseaux jaseurs dans les vallons étroits, les villages propres aux flancs des montagnes. Je sens qu'il aime son coin de terre avec toute son âme et que rien n'est plus merveilleux à ses yeux que le soleil d'automne, baignant de pourpre et tachant de rouille les forêts de son pays.

Deux ans s'écoulaient, qui mettent entre nous du souvenir et de l'espace. De Stuttgart, où il fait ses études d'ingénieur, il m'adresse à Paris des lettres vibrantes. Les mathématiques l'inspirent : il écrit des vers à son tour, des vers allemands, et des proses, françaises celles-là, sur le mode symboliste. Par paquets il m'envoie ses essais, sollicite mon avis, puis anxieusement réclame ses manuscrits pour les détruire, mécontent de soi-même. Je bénis ici le hasard qui m'a fait de cette destruction inutile préserver les quelques poèmes que l'on va lire, et où se dévoile trop peu de cette âme impressionnable et fouguese. Parfois, le hasard des vacances nous rapproche ; nous parlons avec passion du livre récent, échangeons nos impressions de vie universitaire, et cela s'achève, comme autrefois, par des vers : seulement, à présent, ce sont les nôtres !

Et puis la vie s'imposa, brutale.

Deutsch partit pour le Congo belge. Une situation, là-bas, s'offrait, qui satisfaisait à son désir d'aventure. La terre lointaine l'attirait, le pays des soleils flamboyants sur les parois rouges des roches, des feux nocturnes dans la brousse.

Il fit son temps, nous revint. Mais sa famille avait quitté les Ardennes qu'il aimait, habitait Luxembourg. Et puis il n'éprouvait plus avec son âme d'enfant : le ciel automnal le navrait; trop de soleil avait passé dans ses yeux, trop de lumière. Comme Rimbaud, il avait oublié ses vers et souriait quand on lui en parlait. Il repartit avec joie. „Avoir ici une case confortable, une verandah courant tout autour et, en trophée, les défenses du premier éléphant qu'on a tué“, m'écrivait-il, „c'est un vœu raisonnable, et je n'en désire pas plus“, — et plus loin : „Une fois terminée la durée de mon nouvel engagement, j'irai en Chine construire des chemins de fer avec C Je ne veux pas quitter tout-à-fait les pays du soleil!“ }

Quelques mois après, à Paris, par un journal du pays trouvé par hasard, j'apprenais sa mort avec une stupeur douloureuse.

Et à relire les quelques vers juvéniles du cher disparu et ses lettres lointaines, je trouve tragique cette adorante hantise du soleil qui devait le tuer de son baiser implacable.

MARCEL NOPPENY.

GEDICHTE.

HINAUS.

Meine alte Heimat nimmt
Zitternd schon die Nebelschleier,
Kaum, dass noch im Winde schwimmt
Eine weiche Glockenfeier.

Aber in die Ferne aus
Schweift der Seele Sommersehnen;
Da muss um ein stilles Haus
Sich die tiefste Goldflut dehnen.

NOTTURNO,

Ich habe in mein dunkles Haar
Einen Kranz von weissen Rosen gedrückt.
Ich bin so schön, wie ich niemals war,
Zum Opfer hab ich mich geschmückt.

Es steht mein Mund in rotem Brand,
In meinen Augen träumt ein Licht,
Zu Boden gleitet mein Gewand.
Ich warte! Warum kommst du nicht?

Und willst du, dass ein anderer kühlt
Die Glut, die du in mir entflammt,
Und dass ein anderer zittern fühlt
Meiner jungen Glieder weissen Samt?

Und sollten eines anderem sein
Die Blüten, die ich dir geweiht?
Ich starre in die Nacht hinein
Und meine Seele schluchzt vor Leid.

DARUM.

Was freut dich so? Möchts wissen, mein Herz.
Ach, meint das Herz, das kann ich nicht sagen.
Vielleicht ist's nur allein der März
Und dass die Bäume Knospen tragen.

Und dass die Buben so fröhlich sind
Auf den wieder besonnten Gassen,
Und dass die Mäd'el im Frühlingswind
Ihre Zöpfe fliegen lassen.

LIEDCHEN.

Unter dem Schirmchen aus blutroter Seide
Wandelt sie blutübergossen einher
In ihrem blühenden Frühlingskleide,
Wie wenn der Frühling ein Mädchen wär'!

Und verirrt von blumigen Wegen
Gaukelt ein Schmetterling vor ihr her,
Und ein Knabe staunt ihr entgegen,
Wie wenn das Mädchen ein Frühling wär'!

MORGEN.

Verzittert ist der Morgenklang,
Der Glockensang
Im Blättermeer —
Ich geh entlang
Den grünen Gang
Vom Dorfe her.

Ein Duften löst sich leise los
Aus Blumenschoss
Vom Wiesenplan.
Mein Herz ist eine Purpurros',
Drin wächst ein lichter Tropfen gross
Und leuchtet himmelan.

DER LETZTE BLICK.

Ich glaub es nicht, dass meine Seele lacht,
Dass meine Verse drin so fröhlich fliessen.
Diess aber weiss ich: vor der ew'gen Nacht
Wird noch mein letzter Blick die Sonne grüssen,

Wie an der Kirchenthür verliebte Frauen,
Eh' sie die Hand im Weihebecken netzen,
Noch heissen Blicks nach ihrem Buhlen schauen
Und dann den Fuss ins ernste Dunkel setzen.

CAMILL DEUTSCH.

VOX MARIS.

Or la mer, ce soir-là, chantait comme une aïeule
Un refrain désuet qui jadis m'avait plu ;
Où? je ne savais pas! Quand? je ne savais plus . . .
C'était un chant très doux et d'une âme très seule.

C'était un chant très doux, morbide et alangui.
Soupir de clavecin que des doigts légers frôlent.
Ridicule et touchant, discret et pourtant drôle . . .
C'était un chant très triste et pâle dans la nuit.

Où l'avais-je entendu? dans quelle étrange terre?
Quel océan, jadis avait rythmé l'accord?
Quels flots berceurs, demain le rediraient encor?
C'était un chant très vieux où passait du mystère.

En quel siècle, en quel temps, cela m'avait-il plu,
Ce refrain que la mer chantait comme une aïeule?
Ce chant timide et doux d'une âme qui s'esseule?
Je ne le savais pas! Je ne le savais plus!

Mais je sais que ce chant est un chant de présage
 Qu'il fut pareil, jadis, à celui de ce soir . . .
 Dans ce chant qui me plaît j'entends le désespoir
 Obscurément rouler comme un lointain orage.

Le Havre, 5 août 1904.

LE NOUVEAU VOYAGE.

Le navire fuyait. Fuyait vers quels îlots?
 Où allait-il? Vers quel pays? Pour quel voyage
 Déployait-il sa voile et quel lointain sillage
 Marquerait sa carène et creuserait quels flots?

Plaintive, la mouette annonçait quels orages?
 Quels lendemains disait le chant des matelots?
 Quelles rumeurs sonnaient comme un bruit de sanglots?
 Le navire fuyait! Fuyait vers quels naufrages?

Un soir on pleurera sur ces grèves . . . Un soir
 Une tragique voix dira le désespoir,
 Dira la destinée immuable et pareille.

Un soir je pleurerai devant la haute mer
 Car navire bercé sur l'océan amer,
 Mon cœur pour quels pays étranges appareille?

Sainte-Adresse, 6 août 1904.

MARCEL NOPENEY.

PUCKIS ERDENFAHRT.

EIN SATIRISCHER ROMAN.

(Fortsetzung.)

6. PUCKI SCHREIBT AN SEINEN VATER.

Werte Leserin! Nachdem wir in unserm vorigen Kapitel Marc O'Parnell, den Lampeduser, deinem Verständnis und vielleicht auch deinem Herzen näher gebracht haben, wirst du die Schroffheit seines Benehmens Adolar gegenüber begreifen, möglicherweise sogar entschuldigen. Marc O'Parnell sähe es als ein Verbrechen gegen sich selber an, müßte er jemand einer Antwort würdigen, der ihm nicht vorher, unter striktester Beobachtung der Etikette, nach Verabreichung des üblichen Shakehand vorgestellt wäre.

Dem Maître d'Hôtel war es mit Aufbietung seiner ganzen Beredsamkeit gelungen, den aufbrausenden Adolar zu besänftigen. Auch Pucki sprach letzterem lebhaft zu und meinte, Adolar möge, dem Beispiele der Martyrer folgend, Böses mit Gutem vergelten und der Schrullen Marc O'Parnells nicht achten.

Nach längerem Parlamentieren drang Dr. Grinogorius mit dem Vorschlag durch, sein Klient wolle sich zu einem Gange nach Canossa bequemen, unter der Bedingung, daß der geistliche Herr seinerseits ihm

zwei Schritte entgegentrete, wobei Dr. Grinogorius die beiden Herren einander vorstellen sollte. Das Friedenswerk ward in dieser Weise zu würdigem Abschluß gebracht.

Marc O'Parnell hatte sich dabei in ganz anständiger Weise verbeugt und sogar ein respektvolles „Monseigneur!“ geflüstert. Die Hand, die ihm Adolar (wahrscheinlich zum Kusse) reichte, ergriff er ohne Zögern und schüttelte sie kräftig. Dann nahmen beide wieder am gemeinsamen Tische Platz.

Was Adolar dazu bewogen hatte, seinem Beleidiger zu verzeihen, war außer den Prinzipien der christlichen Charitas, die er in so rümlicher Weise hier betätigte, der Umstand, daß beim fünften Gange Krebse auf der Speisekarte standen. Es gab nämlich Lampeduser Krebse, echte Edelkrebse aus den erlenbeschatteten Bächlein der Lampeduser Gaue — und Adolar schwärmte für Krebse. Die Lampeduser Krebse sind übrigens weltberümt. Ein gewisser Racine, der als Historiograph Ludwig XIV. einige Zeit in Lampeduse weilte, schrieb über die Bewohner Lampedusens nicht viel, über die einheimischen Krebse jedoch desto mehr: er empfiehlt den Besuch Lampedusens allein der Krebse wegen.

Wir können dem Urteil Racines trauen, da er, wie Mounet-Sully vorgibt, ein sehr intelligenter Mann und sogar ein Dichter gewesen. Ob es jedoch Mounet-Sully aus diesen Gründen gestattet sei, seit zwanzig Jahren sämtliche Mutualistenfeste und Kindtaufen in Paris mit

dem Monologe Racines, „Le songe d'Athalie“, zu beglücken, lassen wir dahingestellt. Wir schlagen unsererseits vor, der Abwechslung halber den „Songe d'Athalie“ durch den Monolog der Hermione: „Où suis-je, qu'ai-je fait?“ zu ersetzen.

Auch Pucki mundeten die Krebse ausgezeichnet. Da er seinen Tischgenossen eingestanden, auf seinem Besitztum in den Karpathen seien die köstlichen Schattiere unbekannt, hielt ihm Adolar einen längeren, mit zoologischen Floskeln gespickten Vortrag über deren Zubereitung, sowie über die Art und Weise, deren möglichst viel in möglichst kurzer Zeit zu verspeisen, worauf Pucki folgende Notiz in sein Taschenbuch schrieb:

„Krebse: Kleine, ekelerregende Tiere mit Scheeren an den Füßen. Wenn sie gekocht sind, sehen sie rot aus und schmecken vorzüglich. In lebendem Zustand sind sie grauschwarz, leben im Wasser wie die Molche und gehen rückwärts wie die Lampeduser Straßenuhren. Wird jemand zu Tische allzu gesprächig und langweilt hierdurch seine Tischgenossen, so setzt man ihm gekochte Krebse vor, und beginnt aus derselben Platte davon zu kosten. Man erreicht hierdurch sehr leicht das erwünschte Schweigen. Ein vorzügliches Marterinstrument für hysterische Jungfrauen – man stelle letztere zu einem Fußbade in einen Kübel mit Wasser, worin einige Krebse krabbeln. – Werde ein Dutzend Tonnen nach der Hölle befördern.“

(Pucki nahm, wie man sieht, seine Forschungsreise nach neuen Marterinstrumenten recht ernst.)

Nach dem Déjeûner zogen die Herren sich ins Rauchzimmer zurück. Marc O'Parnell, der sich nach seiner Versöhnung mit Adolar als ein äußerst korrekter Gesellschafter entpuppt hatte, schlug letzterem sowie Pucki vor, den Nachmittag zu einem Spaziergang durch die Stadt zu benutzen, bei dem er auf gut irländische Art den Cicerone zu spielen versprach.

Seine Begleiter gingen bereitwilligst auf seinen Vorschlag ein, und eine halbe Stunde später schlenderte das innerlich so disparate Trio in schönster Harmonie durch die Straßen Lampedusens. Pucki begegnete manch wohlwollendem Blick aus keckem Mädchenauge, denn der Höllenprinz war in seiner Travestierung ein bildhübscher Mann. Er hatte ein sehr feines Profil, glänzendschwarze, à la „Brummel“ gescheitelte Haare, dunkle, feuchtschimmernde Augen, Perlenzähne und einen Gehrock von neuestem Pariser Schnitt. — „Sie meinen, Madame? Sie hätten es lieber gesehen, wenn ich den schönen Pucki mit irgend einer Weltdame zusammengebracht hätte, z. B. mit Fléo de Merhaute oder Diane de Bougy; seine Bekanntschaft mit Adolar, Titularbischof von Astis Pumante (i. p. i.) interessiere Sie nicht? — Allerdings, Sie haben Recht, entschuldigen Sie Madame, wir haben in unserm ahnungslosen Gemüte die Gelegenheit versäumt, im Hôtel Weyens-Behrli einen kleinen Flirt zu inscenieren, denn auch Diane de

Bougy, die eben in Lampeduse gastierte, ist eine bildhübsche Frau: sie hat die reinsten antiken Spitzen der Welt — ihre Hemden allein sind ein Vermögen wert.

Wir geben übrigens gerne zu, daß viele Autoren uns im Intriguen- und Liebesfädenspinnen bei weitem übertreffen, wenn sie zeigen, daß Er Sie auf dem Blumenkorso oder in der Opernloge zuerst erblicken muß, worauf Sie leichthin errötet, und Er noch desselbigen Abends seine Gefühle in einem Monologe zum Besten gibt, der gewöhnlich darin gipfelt, daß Er sich die obligatorische Frage stellt, wie es eigentlich möglich sei, daß Er bisher so lange ohne Sie leben konnte.

Wir müssen eingestehen, gnädige Frau, die Gelegenheit war schön: das Pärchen herrlich assortiert — aber — „Lerne erst das Leben kennen, eh' du dir ein Weib erkörest“, sagt Confucius (oder ist es Tobias?) in seinen Lehren an den Stammhalter. Des Teufels Jüngster will erst Land und Leute kennen lernen, ehe er sein Teufels-herz von einem blonden oder braunen Evastöchterlein umgarnen läßt.

Unterdessen wacht Adolar über seinen Schützling.

Mit väterlicher Nachsicht verbesserte der hohe Herr die manchmal etwas barocken Bemerkungen Puckis, dessen Staunen über das Menschengetriebe kein Ende nahm.

Unter der Leitung Marc O'Parnells besichtigten die beiden sämtliche Merkwürdigkeiten Lampedusens: den monumentalen Bahnhof, aus den Brettern der Arche

Noah zusammengezimmert; das archäologische Museum, in dem als Hauptstück ein ausgestopfter Eisbär in einer Haltung dasteht, als tanze er den Ki-ka-pou; den Justizpalast, in dem so manches rhetorische Kunstwerk aus jungem Advokatenmund der Nachwelt verloren geht; das städtische Kasino, in dessen Gewölbe die letzten Flaschen 95^{er} der Auferstehung harren und über dessen Eingang die Worte stehen: „Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate!“ – auf deutsch: „Du kommst zwar nüchtern herein, aber wie du hinaustrittst, steht bei den Göttern“; das Regierungsgebäude, in dessen Steinverließ Paolo I, der Oberhäuptling aller Lampeduser, sich vergraben und dem Kaiser Barbarossa im Kyffhäuser Konkurrenz macht. Über Paolo I besteht die Legende:

Tief im Maximeinersteine
 Sitzt Paolo seit zehntausend Jahren:
 Längst ist ihm der Bart gewachsen
 Durch des Tisches Marmorplatte,
 Und die welschen Mlosterraben
 Fliegen kreischend um ihn her.
 Ums Gehege seiner Zähne
 Spielt ein sanft Augurenlächeln,
 Sybillinisch, schwer zu deuten,
 Gleich dem delphischen Orakel.
 Seine bösen Feinde sagen
 Er sei längst schon tot,
 Und sein Geist der säss im **Hades**
 Mit der Seele Menelaos
 Strategie zu diskutieren,
 Indess Paolos alte Köchin,
 Wie in Atta Troll Uraka,

Seinen Leib mit Pommard salbe
Und mit selt'nen Spezereien
Um des Todes Eis zu bannen. –
Tief im Steine sitzt Paolo,
Wohl nun schon seit zehntausend Jahren!

Pucki hatte aufmerksam zugehört, während Marc O'Parnell die vorstehenden Verse zitierte. Innerlich gedachte er, wenn Paolo einst dennoch zur Hölle gefahren, diesen über sein Verbleiben im Maximeinersteine zu interviewen. Daß Marc O'Parnell dabei nur bildlich gesprochen und sich einer kleinen poetischen Übertreibung schuldig gemacht hatte, sah Pucki erst ein, als er einige Minuten später Paolo an der Spitze der Behörden und sonstigen offiziellen Persönlichkeiten Lampedusens zur Kathedrale schreiten sah. Es galt nämlich, das Geburtsfest des Königs durch ein feierliches „Te Deum“ zu begehen.

Verlanget nicht von uns, unsere schwache Feder möchte euch eine Beschreibung des glänzenden Zuges bieten, in dem Goldbrokat und Ehrenzeichen in der Sonne glitzerten, indeß die Brüste höher schlugen und von den nahen Wällen die Kanonen dröhnten.

Was Pucki am meisten auffiel, und dessen zu erwägen wir uns gestatten, waren die unzähligen Cylinderhüte, die in den mannigfachsten Formen, Arten und Abarten in dem Aufzug figurierten.

Da gab es Hüte mit platten und mit hohen, mit engen und mit breiten Krämpfen, aus den Jahrgängen 38 und 64. Der Biedermeier wechselte ab mit dem

„Dix-huit reflets“ von Delion, Modell 1907. Einige waren übertrieben hoch und stark gewölbt, so wie die Kavaliere sie trugen im Jahre 1899, andere wieder grenzten an die Kopfbedeckung des Clown. Es gab deren, die buntfarbig schimmerten wie die mit Kokarden besetzten Hüte der Fiakerkutscher, während andere wieder struppig aussahen wie der Cylinderhut des Herrn Professors in den „Meggendorfer Blättern“. Der Hut des Unterbureauchefs Schlummermeyer erinnerte Pucki ganz lebhaft an den Pechtopf seiner Großmutter.

Marc O'Parnell lächelte, was Pucki natürlich dem patriotischen Stolze seines Lampeduser Begleiters zuschrieb. Adolar, der das Regierungskorps ernst und würdevoll begrüßt, sah nach der Uhr und meinte, man müsse sich allsogleich zum Dîner begeben, wollte man nicht die Forellen verpassen, die, wie Adolar durch eine Indiskretion des Maître d'Hôtel erfahren hatte, den ersten Gang des Menus bildeten.

Die Herren traten denn auch sofort den Heimweg an, den der Titularbischof von Astis-Pumante (i. p. i.) seinen Begleitern dadurch merklich kürzte, daß er ihnen unterwegs einige kulinarische Winke über die Zubereitung der Forellen gab.

Exemplare bis zu dreihundert Gramm seien entschieden nur als Fritüre vorzusetzen, in Butter gebacken und mit etwas Petersilie gewürzt. Größere Fische koche man in Wein und tische sie mit frischer, aufgelöster

Butter vor, wozu man Weißwein trinke, selbstverständlich nur von der Untermosel oder von der Saar.

Der Mensch dürfe sich nicht gegen sich selbst ver-sündigen und müsse genießen, was der liebe Gott ihm als dem Herrn der Schöpfung biete.

Es sei eine Beleidigung gegen den Schöpfer aller Dinge, wollte man seine Wohltaten verschmähen oder aus denselben einen minderwertigen Nutzen ziehen. Dann fügte Adolar der Theorie die Praxis an.

Nach beendigter Mahlzeit begab sich Pucki in sein Zimmer und schrieb folgendes Telegramm an seinen Vater:

„Lucifer, König, Hades. — Glücklich in Lampeduse (Großherzogtum Lampeduse) gelandet. Schicke Geld!

„Dein dankbarer Sohn.

„Pucki.“

Dann beschwor er einen der Geister fünfzehnter Ordnung, die in der Hölle speziell mit dem Post- und Telegraphendienst beauftragt sind, um die Depesche an ihre Adresse zu befördern, sah jedoch plötzlich ein, daß deren Wortlaut zwecklos sei, solange er mit dem Ring des weisen Königs Salomo sich behelfen könne, zerriß das Telegramm und schrieb in einem Anfluge kindlicher Pietät folgenden Brief:

„Lampeduse, 2. Floréal 1907.

„Lieber Vater!

„Ich bin nach einer herrlichen Fahrt glücklich in Lampeduse (Großherzogtum Lampeduse) angekommen.

„Wie danke ich dir, daß du die Güte hattest, mich auf Erden zu senden, denn es ist gut sein in Lampeduse; ich werde wahrscheinlich einige Zeit hier verweilen, da ich in Lampeduse eine Rolle zu spielen gedenke. Im Anfang fröstelte mir zwar ein wenig, denn es ist hier kälter als bei uns zu Hause und die Menschen tragen Kleider, teils um sich vor der Kälte zu schützen, teils weil sie sich immer noch des ersten Sündenfalles schämen. Die Zeiten haben seit Adam überhaupt nur wenig geändert. Man ißt wie damals ziemlich häufig von der verbotenen Frucht; die Weiber sind unsere besten Agenten geblieben.

„Ich habe bereits ein neues Marterinstrument entdeckt: „Das Lampeduser Glockenspiel.“ Est ist dies ein Meisterwerk im Hervorbringen falscher Töne und ich freue mich im voraus, wenn ich daran denke, wie unser Chopin sich geberden wird, wenn ich dasselbe vor seinen entsetzten Ohren zum Bimmeln bringen werde. Ich konnte Chopin niemals leiden; der Mensch sieht aus, als habe er zu Lebzeiten lauter Totenmärsche komponiert. Grüße meinerseits deinen neuen Kostgänger Chlodwig Hugo! Er wird zu dir unterwegs sein, denn

er war ein Sozialist und daneben ein großer Verbrecher ;
er schrieb Verse.

„Gehab' dich wohl. Ich werde dich über meine
Erlebnisse auf dem Laufenden halten. Küsse mir die
Großmutter und meine sonstigen weitergesippten
Agnaten und Cognaten bis in den zwölften Grad!

„Dein dich liebender dankbarer Sohn,
„Pucki.

„P. S. Kannst du mir sagen was „Ebenbürtig“ heißt?“

(Fortsetzung folgt.)

EUGÈNE FORMAN.

UN MEURTRE ¹⁾

En tournée de perception, le commis des services civils (deuxième classe, quatre mille avec les indemnités), suit au pas de son poney la piste des buffles à travers la plaine ardente. Voilà cinq jours qu'il a quitté le poste improvisé au cœur de cette province toute neuve, dont les bureaux de Hanoï ne savent même pas le nom; il a traversé deux villages, encaissé vingt-trois piastres dans l'un et dix-sept dans l'autre; demain, si le guide a dit vrai, il recensera un gros bourg, tapi dans la forêt, qui doit au moins soixante-dix francs à la République. D'abord il faut sortir du désert hostile où, depuis le lever du jour, on marche sans arrêt possible. Mai s'avance; la saison de feu a torréfié le pays laotien. Dès huit heures le soleil embrase l'espace; comme une céramique oubliée au four, la glaise craque et s'écaille; aux mains les rênes laissent une morsure, le liège-lingé

¹⁾ Comme nous l'avions, dès l'introduction, communiqué à nos lecteurs, *Floréal* a sollicité — et obtenu — le concours de littérateurs étrangers en relations suivies avec le Luxembourg. C'est ainsi que cette fois notre ami Maurice Gandolphe, de la *Liberté*, qui compte ici des amitiés nombreuses, a écrit pour notre revue un Conte des Tropiques, où s'affirment toutes les qualités qui font de ce chroniqueur de talent un évocateur parfait des contrées lointaines qu'il a parcourues et un véritable Rudyard Kipling français.

du casque semble prêt à flamber. Le commis, les yeux douloureux, fixe désespérément la ligne sombre qui, à l'horizon, ferme la fournaise. D'abord imprécise et chimérique, la forêt s'affirme maintenant, la bonne forêt où la vie va renaître sous l'humide splendeur des palmes et des lianes. Les six coulis d'escorte prennent le trot, leurs bambous allégés par l'espoir de la halte. Épuisé, souffrant de sa pensée qui s'évapore, le commis s'obstine à une rageuse protestation... Pourquoi l'a-t-on envoyé au Laos? Ce n'est pas son métier, cette course au désert incendié; il est parti pour les bureaux, à cause de sa belle écriture et de sa comptabilité... c'est bon pour ceux qui rengagent aux marsouins..., rond de cuir, voilà ce qu'il est, rond de... Une fraîcheur subite calme sa fièvre. On est enfin sur la lisière de la forêt: sur le sol calciné, un gigantesque banyan épanouit son ombre circulaire et noire. Sans attendre l'ordre, les coulis ont jeté les charges, s'acroupissent entre les racines, manipulent leurs chiques. On cherchera l'eau plus tard; l'évasion du soleil est un salut déjà. Le commis débride en hâte son poney, fouette l'herbe de sa cadouille à cause des serpents et s'allonge, somnolent, la tête sur sa selle. Dans une demi-heure précise, on poussera jusqu'à l'arroyo, une courte demi-heure de repos, d'oubli... Le commis dort, béatement.

Son rêve est heureux. Finis les vagabondages dans la forêt des fièvres, les mornes semaines en pirogue, le lourd ennui du commissariat perdu. Hanoï, les camarades,

le cercle, les musiques, la brasserie où on coupe de la glace, beaucoup de glace.... Puis le cabinet du secrétaire général: comme il est aimable! Il agite ses mains en moulinets furieux, et comme ça, nomme le commis administrateur de cinquième.... — Mais M. le secrétaire général, je suis de deuxième, je n'ai pas l'ancienneté.... — Pas d'importance, vous avez eu si chaud, avec votre belle écriture.... Reprenez donc de la glace....

Soudain, le commis sent un poids écraser son front, s'alourdir, broyer son cerveau; une pénétrante brûlure étreint les tempes, cercle le crâne. Les yeux clos, il s'agite, essaye des gestes de défense, cherche maladroitement son revolver, veut écarter de sa tête moite un contact imaginaire. Mais, trop aiguë, l'atroce douleur s'engourdit d'elle-même; une torpeur le fixe au sol; il dort.

Quand, avec peine, il ouvre les yeux, son premier regard aperçoit son casque, roulé sur l'herbe, à deux mètres. Un effroi le traverse. Mais l'ombre du banyan était si lourde, et puis le soleil, très oblique maintenant, doit frôler la cime des arbres. Comme il a dormi.... Il faut marcher, vite. Le commis veut se dresser; deux fois il retombe dans un vertige affreux. Enfin, il est debout, secoué d'une fièvre battante, les nerfs tordus par une angoisse, conscient de quelque effroyable attentat. Car il sent monter en lui un mal indicible, une folie de tout son être tenaillé par des morsures ardentes. Il veut se souvenir, comprendre; il cherche, le regard

éperdu. Les coulis, peut-être, des Khas à peine soumis.... Mais non, ils auraient fui; ils sont accroupis là, dans l'exacte posture de tout à l'heure, crachant sereinement leur bétel. Alors, quoi? Une piqûre de serpent, un cent-pieds? Nulle trace sur ses mains: c'est à la tête, ce feu qui ronge.... Ah! le soleil, le soleil!.... Avec une horreur de savoir, certain déjà, le commis lève les yeux, et il pousse un hurlement de détresse qui fait bondir les Khas, méfiants.

Droit au-dessus de la selle, un triangle d'air et de lumière troue la cîme touffue du banian, partout ailleurs épaisse de dix mètres. La foudre, sans doute, ouvrit cette fenêtre au soleil, qui, nécessairement, tous les jours, doit couler par là, jusqu'à terre. Maintenant, l'ombre est parfaite. Mais avant, il y a deux heures, le feu jaillissait de cette cheminée verte, tuait.... Avec un déchirement de sa nuque, demi-paralysée, le commis baisse la tête, constate autour de la selle, nettement dessiné, un triangle d'herbe sèche. Combien de temps s'est-il ainsi suicidé, offrant sa tête nue au meurtrier? Dix minutes, un quart d'heure, peut-être.... C'est l'insolation, l'insolation dont on meurt toujours, tout de suite. Une folle révolte l'insurge. A vingt-cinq ans, fort comme il est, — jamais de dysenterie, ainsi! — mourir pour ça, parce que sa jugulaire a cédé, allons donc!.... D'abord, il va le remettre, son casque.... Chancelant, il le ramasse, l'enfonce sur sa pauvre tête.... Là! Que le soleil vienne, à présent!..... Peut-être, après tout, n'était-ce pas si long?

Oui, il sait bien l'histoire classique du surveillant des télégraphes, grimpé à son poteau quand le vent arracha son casque; le surveillant descend vite, il arrive en bas de l'échelle, mort... Mort! Mais il devait être alcoolique... Et puis il était en service actif, il n'était pas dans les bureaux, rond de... Et ces misérables Khas, ces brutes qui ont vu, qui savaient, qui n'ont pas bougé!...

Le commis veut crier. La voix est morte déjà, mais le geste si terrible que, d'une souple plongée, les six coulis sautent au fourré, disparaissent dans la jungle... C'est bon: on n'a pas besoin d'eux. Ah! le commis se souvient, il sait... à Saïgon, ce douanier qu'on a ramassé sous le soleil... à l'hôpital il lui ont fait une injection de quinine, au flanc, du chlohydrate, oui, c'est cela, et ils l'ont sauvé... sauvé. Voilà ce qu'il faut, vite... Monter à cheval, rallier le poste... Hélas! hélas! cinq jours, cinq jours tout seul, par la plaine en feu. Et puis au commissariat ils n'ont rien, personne ne peut le soigner bien. Il faut descendre à l'ambulance, dix jours en pirogue... Cinq et dix, cinq et dix, c'est trop, il a trop mal, il ne pourra jamais...

Pourtant, rester là, seul, avec son assassin, avec le soleil, sans rien essayer... S'il pouvait se défendre, se venger. Pourquoi pas? Il peut bien se battre, lui aussi, quoique, les bureaux, vous savez, l'écriture... Mais puisqu'on l'attaque. Ah! ah! vite, pendant qu'il a ses forces et sa raison claire. Car il pourrait bien devenir fou, c'est arrivé. Mais avant il va tuer le soleil qui le regarde tout fier, tout rouge...

Trébuchant, tout le corps secoué d'un frisson d'agonie, le commis arrache son revolver: de ses deux mains glacées il le soulève, vise lentement, comme sur la cible de la milice. Car il sent que son salut est là: il faut qu'il tue, ou bien.... Un suprême effort, il tire.... Il n'entend rien. Mais ses yeux troubles voient une petite fumée, qui tache à peine le soleil triomphant. Manqué.... Man.... qué. D'un bloc, il tombe, râlant.

Très discrets, sans un cri, sans un battement d'ailes, trois charognards perchent sur une branche; ils ne regardent pas, assurés que l'attente sera courte. Une colonne de fourmis rouges processionne, en cercles toujours plus étroits, autour de la chose blanche écrasée sur la glaise. Il fait grand silence. Alors, sûr de son coup, après un dernier éclaboussement de lueurs sanglantes, le meurtrier s'abat dans la forêt complice.

MAURICE GANDOLPHE.

DER WAHN DES MEISTERS

EINE NOVELLE.

1.

In einer großen Stadt war Mittag unter einer heißen, verdorrten Sonne. Der Staub lag auf den Straßen und Promenaden und wurde durch das Wasser, das aus den mächtigen Sprengfuhrwerken rann, nur leicht besiegt. Das Grün der schmalen Baumkronen war in vergeblichem Kampf mit der brennenden Luft und der blendenden Helle, die der Sonnenball ausflutete.

Auf dem weiten Platze, inmitten der großen Stadt, hob sich der mächtige Bau der Kunsthalle. Breit und wuchtig stieg aus dem weißen Kies und dem kurzgeschorenen Rasen der Wunderbau der Freitreppe, flankiert von zwei steinernen Löwen, die aus ihrem Rachen Wasser in die von abertausend Staubkörnchen durchflimmerte Luft gossen. Über dem Asphalt sauste die Straßenbahn, unbehindert und laut; nur wenige Fuhrwerke und wenige Menschen trotteten und schlenderten in der versengenden Glut.

Da stieg ein Mann zur Kunsthalle hinauf, durchschritt das Portal und stand eine Weile unter der Kuppel still. Vom Glasdach gebrochen zitterten auf den bräunlichen Fliesen die Strahlen der Sonne. Vor dem breiten Wasserbecken im gedeckten Hofe stand ein Kind an

der Hand der Mutter; es warf spielend die zartroten Blätter einer Rose in die zitternde Flut, spielte mit dem Wasser, das an die weißen Marmorwände wundersame Kringeln warf.

Der Mann stand still und nahm den breiten Hut von der feuchten Stirn. Er war noch jung, stark und ungebeugt. Aus der Tasche seines hellen Sommeranzuges nahm er ein weißes Tuch und trocknete sich den Schweiß. Er mußte schnell gegangen sein, denn er setzte sich an den Rand der Fontäne und ruhte. Das bartlose Kinn stützte er in die rechte Hand — eine weiße, schöpferische Künstlerhand mit langen, schaufelförmigen, glänzenden Nägeln und kräftigen schlanken Fingern. Mit der beringten Linken strich er das wellige, blonde Haar zurück, das ihm über die Ohrmuscheln rollte. Sein Gesicht war mattbraun und scharf geschnitten; über den schmalen Lippen stand kein Bart, und aus den sinnenden Augen sprach Jugendkraft und der milde Trotz eines hoffnungsfrohen, schaffenden Menschen.

Nur eine Weile saß er dort und schaute dem Kinde zu, das ihn verwundert anstaunte, sah die junge Mutter an mit dem liebenden Blicke des Schönheitssuchers, — dann sprang er auf und sprach einige Worte mit dem Aufseher, der sich ungezwungen verbeugte und den Maler Hans Hinrichs über die weißen Stufen hinauf zu den oberen Gemächern geleitete.

Die weiten Säle waren leer, und das Licht, das durch die Kuppeln und die flachen Dächer hereindrang, warf

keinen Schatten, ließ die Gemälde an den hohen Wänden in ihrer ganzen Schöne erglänzen. Aus einem großen Saal trat er in einen kleineren Raum, dankte dem Aufseher und verabschiedete ihn.

An einer Seitenwand hing ein Gemälde, allein, einsam; es mußte schon ob seiner Größe die Aufmerksamkeit der Hereintretenden fesseln. Zu dem wollte der Künstler, zum jüngsten Bilde seines Meisters; schwer ließ er sich auf einen Stuhl nieder, zog das rechte Knie hoch, hielt es in den verschränkten Händen und ließ seine Augen über die Leinwand gleiten. Eine einzige Dame weilte noch im Saale; doch die ließ bald die Lorgnette an der goldenen Kette herunter fallen und rauschte in kleinen Schritten, wiegenden Ganges von dannen. Ein verirrtes Mückchen summte an den Bildern vorbei und erhöhte die Stimmung beklemmender Mittagsruhe. —

Auf einmal schnellte der junge Mensch von seinem Stuhle auf; er betrachtete das Gemälde von allen Seiten, und ein leises Schüttern ging von Zeit zu Zeit durch seine schlanke, ebenmäßige Gestalt. Also das war das Meisterwerk, dessen Lob durch alle Blätter ging, aus den Federn aller Kunstkritiker floß, das Staunen der Welt und den Neid der Maler weckte; das also war das künstlerische Ereignis des Jahres, der letzte große Erfolg des heißgeliebten Meisters, der den besten seiner jüngeren Kunstgenossen, und ihm vor allem, ein noch größerer Lehrer gewesen, der in zwei Gebieten der bildenden Künste ein Finder neuer Wege und ein

Schöpfer von größtem Maß geworden. Konnte das sein?

Hans Hinrichs sah wieder auf das Werk. « Die Jungfrauen vom Felsen » von Fritz von Thurn stand in Goldschrift auf dem schwarzen Ebenholzramen. Keine Kraft ging aus von diesem Bilde; nicht die geringste eigene Vision war darin zu sehen; der es geschaffen, war kein Maler. Und seit drei Jahren hatte dieser Mann, der Schöpfer des „Marsyas“, eines Wunderwerkes, der Schöpfer der seltsamsten Radierungen der Zeit, weder Meißel noch Pinsel gehandhabt. Alles jauchzte ihm zu, er sei der größte der Maler, das sei die wahre Tat seines Genies, was er mit Pinsel und Farbe geschaffen.

Allein Hans Hinrichs, er allein, der Lieblingsschüler des Großen, er, der seinen Meister verehrte, wie er es mit Griechenland und den schönsten Zeiten Italiens tat, fluchte dieser seiner Kunst, fluchte seinem Malen, wurde in seiner Seele krank, wenn er vor den Bildern des Meisters stand. So war es auch hier. Hans Hinrichs weinte wie ein Kind und eilte hinaus in die große Stadt. In seinem Herzen keimte es auf. — Er wollte das Bild seines Meisters zerstören. Alle sollten erfahren, daß es einen Wissenden gebe. Klar stand die Tat vor seinem Auge.

Das, was das Andenken seines Meisters schänden mußte, wozu er selbst die Hand reichte, sollte nicht auf die Nachwelt kommen, sollte als großer verderblicher Irrtum gezeichnet werden. Den geliebten Lehrer

wollte er aufrütteln, und er sollte nach dem Schläfe einen siegreichen Morgen feiern.

Klar stand die Tat vor seinen Sinnen. Vor der bewundernden Menge sollte es geschehen, Und er ging froh und zufrieden durch die große Stadt.

2.

In derselben Stadt war wieder einmal Mittag. Der Tag war ein Festtag, und zur Kunsthalle strömte das Volk. Die zum feierlichen, gemächlichen Schreiten einladenden hohen Stufen der Freitreppe waren von einer eiligen Menge überflutet. Über die weißen Panama-hüte der Herren, die hellen Blousen der Damen flimmerten die heißen Sonnenstrahlen. Von Zeit zu Zeit fuhr eine Droschke, dann wieder eine Equipage vor und jeder entstieg Menschen, die hinauf zum weit geöffneten Portale wallten. Das Rieseln der Fontäne wurde übertönt von den leichten Tritten der Besucher, dem Rauschen der sommerlichen Toiletten und dem Gewisper vieler Stimmen. In den Sälen spazierten langsam, ruhig und aufmerksam die Besucher einher und labten ihr Auge an den Schätzen der Kunst, die von den hellgrauen Wänden grüßten.

Da betrat Hans Hinrichs, der Maler, den gedeckten Hof. Er ist in tadellosem Gesellschaftsanzug, die magere, kraftvolle Gestalt mit den sanft abfallenden Schultern steckt in mattglänzendem Schwarz. Es ist, als käme der Künstler zu einem Feste.

Gleich betritt er den ersten Saal; Herren und Damen grüßen ihn, und hier und dort ruft man ihm neugierig und Freude heuchelnd zu: „Wie gehts, lieber Meister? Wie angenehm von Ihnen!“ Er nickt kalt und vornehm lächelnd, als gäbe es für ihn keine Menschen, als seien die Bilder in den breiten schwarzen und vergoldeten Rahmen allein in den weiten hellen Räumen.

Einen Saal durchschreitet er nach dem andern, bis er endlich in das kleine Zimmer tritt, wo das Bild des Meisters hängt. Schwärmerische Frauenhände haben den Rahmen mit Lorbeer umkleidet, und aus den zähen, schwarzgrünen Blättern leuchten rote Granatblüten hervor, die in der Sonne stehen wie Flammenbüschel. Viele Menschen sind vor dem Gemälde versammelt und staunen und bewundern, und tauschen in leichtsinnigen leeren Worten ihre Bewunderung aus. Eine unheimliche Ruhe lagert über den erhitzten Köpfen. Langsam und finster, mit einigen Schweistropfen auf der blassen Stirn, drängt sich Hans Hinrichs in die erste Reihe. Seine nervös zitternde Hand wühlt in der rechten Gehrocktasche nach dem scharfgeschliffenen Dolchmesser. Es blitzt in der Luft von Stahl, und ehe die erschrockene Menge sich zur Tat entschlossen, hat der Maler die Leinwand viermal kreuzweise durchschnitten. Die Zuschauer kreischen auf, das Messer fällt ihm aus den Händen, viele geballte Fäuste halten ihn, viele andere hängen trotzig und drohend über seinem Haupte, der Schutzmann greift ihn, während

ein Freund ihm verwundert streng in die Ohren raunt:
„Aber, lieber Hans, bist du von Sinnen?“

3.

Dort, wo in einem Seitentale die letzten grauen und feuchten Häuser der Unterstädte ihre mit schwarzbrauner Patina überzogenen Ziegeldächer in die Höhe recken, steht ein großes vergittertes Haus. Nach zwei Seiten umgrenzt es der Fluß, der zwischen Felsen hindurch aufblickt zu den protzenden Bauten der Stadt und die wie steinerne Riesenschlangen sich übers Tal legenden Brücken weiß in seinen graublauen Wassern spiegelt. Er rinnt träge dahin in seinem schmalen Bett, das Wiesen umkränzen, die im roten Sonnenglanze eines feurigen Sommerabends stehen; er bespült die körnigen Mauern des Gefängnisses, dessen mit Eisen versperrte Fenster wie viele vom Weinen gerötete Augen in die im Glast der untergehenden Scheibe sich allmählich verdunkelnde Landschaft starren.

Hart am Rande des Flusses sitzt in einer weiten, geräumigen Zelle ein junger, magerer Mensch in Untersuchungshaft. Er hat eben das Buch bei Seite gelegt, in dem er gelesen, und seine Blicke suchen durch das Fenster die letzten Röten und Farben des Abendhimmels: sein Auge leuchtet, und mit verschränkten Armen und halbgeöffnetem Munde denkt er und denkt. . . .

Es war so schnell getan worden, so schnell wie er es nicht zu glauben gewagt. Und jetzt saß er schon

drei volle Tage in der vergitterten Zelle. Jede Minute konnte er freigelassen werden, denn jede Minute konnte die Kautio eintreffen, die für seine Person dem rächenden Staate Bürgschaft verlieh. Er erwartete die nach kurzer Haft angenehm scheinende Freiheit nicht nur ohne Sehnsucht; er war in seinem Innern darob so unruhig, daß es ihm dünkte, als habe er die Zelle lieber, als sei er vor sich selber im Gefängnisse besser geborgen. Er fürchtete sich vor der Sonne, den grünen Bäumen und den weißgelben sommerlichen Spaziergängen; er wußte, daß er gleich nach der Freilassung sich in sein Atelier einsperren würde. Keinen Freund, keine Geliebte wollte er sehen, gerade wie er es in der Zeit seiner kurzen Haft getan. Er war sogar gesonnen, ruhig und lautlos zu sein, wenn über kurz, im halben Vormittag, das zehnjährige Töchterlein seiner Wirtin nach Herrn Hinrichs klopfte und rief.

FRANZ CLEMENT.

(Schluss folgt.)

DRAMES IGNORES.

(Suite et fin).

Trois semaines plus tard, l'avant-veille du vernissage, Jean s'acheminait, nerveux, par les sentiers désolés où s'amoncelaient les feuilles mortes. L'organisation des salles complètement terminée, jugeant de l'effet de son œuvre, il la constata amoindrie par l'encadrement défavorable que lui constituaient certains tableaux de ses collègues, débauches de couleurs dont la brutalité effaçait à l'excès les tonalités discrètes, les teintes exquisement passantes, ce flou, qu'il excellait à produire. Il envisageait maintenant les conséquences d'un échec : l'impossibilité de secourir sa sœur, qui usait sa vue à confectionner des broderies pour une maison de blanc ; puis, surtout celle d'épouser Miette ; et il lui vint à l'esprit que depuis quelque temps cette dernière se montrait moins affectueuse et qu'elle le fixait d'une façon singulière, avec mépris presque, lorsqu'il exprimait une inquiétude. Cherchant un réconfort, il se rendit chez elle. Et de sonner en vain à la porte de l'appartement qu'elle habitait avec son père, l'étreignit d'une inexplicable anxiété.

Trop agité pour épier, à l'exemple d'autres exposants, l'impression des visiteurs, Jean vécut dans une incertitude absolue d'intolérables journées : Saunier,

qui avait proposé de le renseigner éventuellement, s'absenta le lendemain de l'ouverture, chargé d'une entreprise de décoration. Jusqu'à la clôture, aucun acheteur ne se présenta, de sorte que sa collection lui revint au grand complet. Cela ne lui causa d'ailleurs qu'une déception relative, la plupart des amateurs ne décidant une acquisition qu'après la publication du compte-rendu officiel.

Tous ceux qui, dans la fièvre de l'attente, maudissant les heures impassibles, tour à tour passèrent par les affres du doute et fixèrent le mirage des espoirs, comprendront l'état d'âme du peintre, lorsque, d'une main tremblante, il feuilletait la brochure quelconque où il lirait son arrêt... Chaumont : Technique défectueuse — Choses anémiées, pitoyables, d'autant plus que la note dominante du Salon semble une exubérance de vitalité — Sentimentalité archaïque dont s'amuse le siècle de l'automobile — On ne saurait, du reste, compter parmi les professionnels ce jeune homme qui, nous le tenons de source certaine, ne fréquenta pas d'académie. — Sans cesse Jean reprenait la lecture de ces lignes. Au fur et à mesure que, d'une voix blanche, il répétait les phrases, leur sens lui échappait : il n'en percevait plus que la somnolente cadence. La page refermée, il reconnut vaguement les objets de son entourage comme entrevus dans une existence antérieure dont il ne conservait que des notions confuses. Le portrait de Miette, brusquement, lui donna l'intelligence de sa disgrâce.

Il lui écrivit cette critique malveillante, la suppliant de lui pardonner une telle désillusion, de croire en lui malgré tout, lui disant, pour hâter sa venue, que si elle ne paraissait pas avant le soir, il verrait là l'intention formelle d'une rupture. Et jusqu'à la nuit tombante il l'appela de tous les vœux de son âme éperdue. — Alors, un vertige s'empara de lui ; il se rua et, des pieds et des mains, à coups furieux, anéantit son rêve tangible. Sa sœur, au retour d'une course, le trouva étendu sans connaissance au milieu des débris lamentables. Revenu à lui, il délirait. Le médecin, mandé en toute hâte, constata les symptômes d'une méningite, et, dans sa perspicacité, reconnaissant la situation, ordonna, avec une autorité qui n'admettait aucune réplique, le transfert à l'hôpital civil.

Quand, épuisé à la suite d'une de ces crises violentes, où le tourmentait surtout l'obsession d'une maison rouge, le malade, avec une imploration, murmurait un nom doux comme une caresse, Sœur Christiane, très femme, n'omettait pas de répondre : „Oui, me voici“, en posant une main fraîche sur son front qui brûlait. Ce pur visage penché sur lui dans l'encadrement d'un voile blanc l'apaisait, et aussi la blancheur totale des murs, du lit et d'une statue de la Madone. Le médecin de l'hospice soignait avec un dévouement tout particulier ce patient qui, le moment critique passé, refusait pourtant de guérir, et dont la constitution, affaiblie par les privations et le surmenage, faisait redouter une

complication. Au courant, peu à peu, de ses infortunes il conçut pour lui une sympathie très vive, continua ses visites journalières, après que, sur l'instance prière de sa sœur, et quoique loin du rétablissement, il eût été ramené chez lui, et dès lors seconda la veuve avec autant de discrétion que de générosité. Un prêtre qu'autrefois Jean rencontrait dans la famille de Saunier, apprenant sa maladie, participa largement à cette œuvre de charité fraternelle. Mais une tuberculose ne tarda pas à se déclarer. Malgré les efforts que tentèrent ses nouveaux amis pour enrayer les progrès du mal, Jean visiblement se consumait. Lui-même, souriant, reconnaissant et navré de ces tardives sollicitudes, se sentait mourir.

C'était, en ce dimanche de Pentecôte, une ivresse générale des êtres et des choses. Les buées opalines de la première heure, dissipées et condensées en de fines gouttelettes, à présent diamantaient les feuillées. Le matin bleuissait, très clair, et si molle flottait cette bleue limpidité de l'atmosphère, que l'on croyait y voir onduler en larges vibrations l'appel émouvant des cloches. Le long du boulevard, les acacias qui le bordaient, embaumaient de toute la magnifique profusion de leurs grappes légèrement rosées; des milliers de pétales détachés tapissaient le sol, et lorsque des pas foulaient cette jonchée, une volupté presque douloureuse montait de tant de fleurs mourantes. Dans les jardins, les branches d'aubépine ployaient sous un fardeau prodi-

gieux de touffes purpurines; au moindre souffle tourbillonnait des frêles cytises un vol de papillons d'or, et, tels des encensoirs d'où s'échapperait une vapeur d'aromates, se balançant aux brises tièdes les lilas blancs et mauves. Avec d'étranges senteurs, les magnolias versaient comme une morbide nostalgie des climats où plus opulentes s'épanouissent leurs corolles, et jusqu'aux vulgaires pivoines rouges exhalait une odeur suave, sournoisement empruntée à quelque rose avoisinante. Autour de ces innombrables calices, des scintillements d'ailes: ailes palpitantes et splendidement diaprées des papillons fous; ailes bourdonnantes et diaphanes des fines abeilles; ailes frémissantes et frôleuses, à nervures gemmées, d'une libellule, égratignant la blancheur d'un grand lys noblement dressé. On dirait, dans l'air qui tremble, une éclosion fantastique de fleurs vagabondes. Dans le bruissement des rameaux, tous les oiseaux chantent, et quand, par intervalles, et pour la reprendre ensuite avec un redoublement de trilles allégres, ils suspendent leur mélodie, un grillon, de sa minuscule mais stridente crécelle, jette sa note unique, d'une si intense mélancolie qu'elle suffit à tempérer le trop joyeux concert.

Pendant qu'au dehors festoyait cette merveille de parfums, de sonorités et de couleurs, Jean Chaumont agonisait. Par une délicatesse bien féminine, sa sœur, aussitôt après la catastrophe, écartant soigneusement tout ce qui pouvait rappeler son état de peintre, l'avait

entouré d'objets dont la vue suscitait la calmante monotonie de l'existence familiale d'autrefois. Dans ce cadre, et en présence de la vaste étendue des champs, il passa sept mois dans un état voisin de l'inconscience, voyant s'éteindre les dernières lueurs de novembre, l'hiver épandre le deuil de ses neiges, le renouveau fleurir d'un charme attendrissant. Une seule fois, saisi, à l'époque des sèves bouillonnantes, d'une fureur de vivre, il retrouva, touchant au passé, le nom de Miette. Hésitante et troublée, la veuve, d'abord, évada ses questions, mais dut finalement lui apprendre le mariage de sa fiancée avec un homme très riche séduit par sa beauté rare. Alors, longuement, avec un son navrant de cloche fêlée, la voix de son pauvre amour trahi sanglota au fond de son cœur. — Et maintenant il attendait, les poings crispés dans l'ultime révolte, dans son regard toute la désolation du déboire suprême, et sur son visage où s'allumaient comme deux taches de fard, le fier mépris de ceux qui dédaignèrent l'or de ses visions, — l'amante redoutable dont l'étreinte l'arracherait à cette existence difforme, vile et nue. — Ce fut, après un dernier ruissellement de vivantes lumières dont s'abreuvèrent son âme et ses yeux assoiffés l'ineffable tristesse de l'heure où l'ombre descendante fait des arbres épars dans la campagne des fantômes, l'heure sainte où tout incline vers son rêve. Rassénéré par la clémente beauté des choses, éprouvant la sensation neuve et puissante d'une infinie liberté, il s'abîma dans le sombre Inconnu.

J'ignore s'il faut exalter ou maudire les implacables penseurs qui nous mènent vers le gouffre des vierges horizons, et soulèvent dans leur superbe la pourpre funéraire où gisent les dieux abolis. Mais il faut bénir, et d'une piété profonde, ces rédempteurs parfois très humbles, qui sèment d'exquises floraisons notre voie trop aride, et offrent à nos regards blessés par des laideurs multiples le prisme éclatant de leur rêve, tous ceux qui nous font oublier, ne serait-ce que pour une heure, et ne serait-ce que par un conte puéril, ou un chant berceur, ou quelque beau mensonge, -- la menace formidable du Néant. Et il faut aussi, songeant qu'ils perdent terre pour toucher du front des nuées nocturnes ou rayonnantes, les empêcher de mourir de misère.

JAN DUREN.

DER GLÜHSTRUMPF.

Der Glühstrumpf steht hoch in dem Glaskäfig der Straßenlaterne über dem Gartengitter.

Er hat eine kleine, blaue Seele von Feuer. Solange die Sonne scheint, sieht niemand seine Seele.

Die Magnolienkelche prunken in mattweißer Seide, wie Crefelder Ehrenjungfrauen, wenn der Kaiser kommt und ihnen Tanzhusaren verspricht. Sie lachen über den Glühstrumpf und sagen: Er will eine Blume sein und kann nicht blühen. Er ist ein emporgekommener Blumerich, mit dem man sich nicht abgibt. Die weißen Fliederdolden beklagen sich bei der Sonne, weil der Glühstrumpf sich zwischen sie hineindrängt und weil sie fürchten, durch seine Schuld bei den Menschen in einen übelen Geruch zu kommen. Die Schwertlilien halten es mit dem Flieder und ihre jungen Dolche zielen spitz, wie grüne Stichflammen, aus der braunen Frühlingserde nach dem Glühstrumpf.

Aber wenn die Sonne hinter den Wäldern sich verblutet hat, dann wird die Seele des Glühstrumpfes lebendig.

Er sagt: Jetzt bin ich eure Sonne.

Die hoffärtigen Magnolien tun zimperlich, aber die Fliederdolden drängen sich zutunlich um den Proletarier-

sohn mit der weißglühenden Seele, und er erzählt ihnen leidenschaftlich die Geschichte seiner Herkunft. Sie stoßen sich an und sagen: Wie interessant! Er ist gar nicht so übel.

Wenn der Morgen kommt, so sehen sie übernünftig aus, wie die arme Yaya Wadington, wenn ihr Ernesto von ihr ging.

Dann läßt der Glühstrumpf seine weißglühende Seele wieder zurückkriechen in ein blaues Flämmchen, das niemand sieht, so lange die Sonne scheint.

Denn seine Seele ist aus dem schwärzesten Schooß der Erde geboren, und sie haßt die Sonne.

BATTY WEBER.

LA VIERGE AUX JOYAUX.

Si j'étais un grand peintre, ô vierge hiératique
pour qui le dieu très pur éveilla son désir,
oubliant vos yeux bleus, votre blondeur mystique,
au risque de passer pour fol ou hérétique,
ainsi je vous peindrais — n'en ayez déplaisir

ô madame la Vierge à la robe embaumée —
avec des cheveux noirs aux reflets d'amadou,
et des yeux pers de juive, un profil de camée,
des langueurs d'odalisque et des grâces d'almée,
des gemmes, des bijoux, comme un rajah indou.

Madame du Ciel-Bleu, vous seriez à l'image
des Salomé de meurtre et des Judith de sang.
Et coruscant d'émaux, tel un autre roi mage
à vos pieds souverains déposerais l'hommage
très fervent et très pur, l'or, la myrrhe et l'encens.

Ou bien j'évoquerais, ô mère de navrance,
vos beaux yeux révulsés en face des affronts,
quand Jésus, fatigué de sa terrestre errance
et clouant au gibet sa mortelle souffrance,
rendit son âme pure entre les deux larrons.

PAUL PALGEN.

DEUTSCHE LITTERATUR.

MONATSRUNDSCHAU.

Etwas verspätet geht mir von dem Verlage Egon Fleischel der neue Roman von *Clara Viebig* „Absolvo te“ zu. Man kommt bei seiner Lektüre zur Ansicht: Besseres und Schlechteres wird die Viebig nicht mehr schreiben; sie ist auf der ihr möglichen Höhe. Ihre Schwächen und ihre Stärken sind endgültig ausgebildet und nur in derem gegenseitigem Verhältnis ist noch Spielraum für die künftige Entwicklung dieser Frau. Sie ist die ausgeprägteste Zola-Schülerin in Deutschland. Mehr Temperament als rein künstlerische Begabung; Kraft in der Leidenschafts- und Instinktschilderung, aber eine brutale, rücksichtslose und vor keinem Effekt zurückbelebende Kraft. Wenn das zu gestaltende Erleben über die Reflexhandlung hinausgeht, versagt Clara Viebig in den meisten Fällen — und darnach fängt meist erst das interessante Leben an. Das Wesen ihres Talents ist grosszügiger und grobkörniger Epismus, d. h. die Gabe, in starken Linien und grossen Würfeln, gleichsam al fresco zu beleben und zu symbolisieren und bei aller Fülle im Detail vor allem das Interesse auf die Haupthandlung zu konzentrieren. Die grösste Klippe ist die Manier: die letzten Bücher der Viebig erscheinen sehr gemacht, sind es aber nicht mehr als die ersten; wir sind ihrer eben übermüde geworden.

„Absolvo te“ ist die Geschichte einer unglücklich verheirateten Frau, die zu der Vergiftung ihres Mannes nicht Talent genug hat, ihn aber in den Säuferwahnsinn hineinzutreiben versteht. Ihre „feinen“ d. h. durch rohe Künste nicht zu befriedigenden Sinne rufen zuerst nach einem unbedeutenden Lehrer, und dann nach der blonden Germanenkraft eines jungen Bauern. Sie besinnt sich ziemlich plötzlich auf ihre Gemeinheit und weicht in über-

spannter Frömmigkeit ihr hysterisches Töchterlein dem Dienste des Herrn. So wird ihr ein spätes, aber nicht recht begreifliches „Absolvo te a peccatis tuis“. Ich habe nicht nötig, für diesen Roman meine oben gegebene Gesamtcharakteristik zu spezialisieren.

Von den bei uns eingelaufenen Zeitschriften enthält die „Gegenwart“ in ihrer Nummer 26 eine schöne Skizze von Adolf Heilborn, in ihrer Nr. 27 zwei anschauliche nachgelassene Gedichte von Wolfgang Kirchbach. Der „Koketten und Kokotten“ betitelte Pariser Bericht von Arthur Neisser zeugt nicht gerade von viel Verständnis.

Langens „März“ ist reichhaltiger und rein litterarisch interessanter geworden als in den ersten Nummern. Heft 10 enthält eine stilistisch hochwertige kulturhistorische Novelle von Rudolf Hans Bartsch. Derselbe junge Dichter fängt in Heft 12 einen Roman an: „Zwölf aus der Steiermark“, der in der Exposition einige neue technische Werte aufweist. Lesenswert ist fernerhin ein etwas zu sehr verkleinernder Aufsatz von Fritz Wolff über die Berliner Sezession in Heft 10, und eine bitterböse Studie von Oktave Mirbeau über „Die offizielle Kunst in Frankreich“ in Heft 11.

Das „Magazin für Litteratur des In- und Auslandes“ enthält in seiner Mai-Nummer eine lesenswerte Studie von Th. Ebner über den Dramatiker Lilienfein, in seiner Juni-Nummer ein Referat Max Kirschsteins über die Gesamtausgaben von Dehmel und Hauptmann.

FRANZ CLEMENT.

BIBLIOGRAPHIE.

Henri Strentz. — **Le Regard d'Ambre**, poèmes. — Paris, Sansot et Cie, 1 vol. fr. 3.50.

M. Strentz est un poète réaliste d'un incontestable mérite. J'estime grandement l'auteur et j'aime infiniment ses vers.

Henri Strentz a passé son enfance à rêver, à flâner dans les profondes forêts, les grasses prairies, sur les bords des ruisseaux de son pays natal, faisant des orgies de soleil flamboyant et de ciel bleu, inclinant un regard curieux et attendri sur les bêtes. Il aime comme un frère le chien qui lui lèche les mains en fermant les paupières. . . contemple les bœufs blancs, dont la grosse encolure aux plis lourds bat la dure usure des genoux, s'arrête, fasciné, devant le regard jaune de la chèvre, devant le pouvoir insidieux de cette barre sombre en le blond de ses yeux: L'âme de Strentz s'apparente à celle du François Fabié de la Poésie des Bêtes.

Il a rendu admirablement le pittoresque de sa terre natale, dont il a retenu le sens des couleurs, des parfums, l'harmonie voluptueuse. Le poète a le souvenir nostalgique du jardin de sa prime enfance. Ce qu'il chante le mieux, c'est la Forêt. Il en a la hantise. Les meilleures poésies de la première et de la quatrième partie, d'un réalisme si délicat, sont consacrés aux enchantements des profondeurs vertes. Sur les hauteurs de Montmartre il invoque la Forêt profonde :

... Là, loin de l'infini de ton souffle chanteur,
 Une destinée âcre, en des troupeaux de prudes,
 M'a donné le conseil des lâches servitudes
 Où l'on baisse le front, où l'on hait, où l'on meurt!

Mais je n'ai rien perdu de ma ferveur nature:
 Forêt, mon cœur bondit d'un fol espoir, hanté!
 Car l'ardeur m'est restée aussi pure, aussi vive,
 Qu'aux premiers jours du monde où ta joie a chanté!

Je te retrouverai demain, mère profonde,
 — Ta foi seule a brillé sur ma longue torpeur, —
 Demain je reviendrai plein du feu qui m'inonde,
 Me jeter sur ton sein pour rire de bonheur !

C'est une poésie naturelle et simple, sans effets de mots, d'un accent de vérité et de sincérité émouvante, une poésie rustique comme celle de Francis Jammes, mais sans la naïveté quelque fois factice de l'auteur de Jean de Noarrieu. Tout cela fleurant la bonne odeur de lait qu'apporte mollement l'haleine des étables et les fraîches senteurs de la mousse qui s'écrase sous les pas du rêveur solitaire.

Que M. Strentz se garde de vouloir trop raffiner ses émotions, car à côté de la poésie savante et artificielle de beaucoup de contemporains, son livre vaut surtout par la fraîcheur des sentiments et par ce qu'il nous révèle de son âme. NICOLAS NICKELS.

Gaston-Denys Périer: **Proses à Gilles Luijck.** — L'Édition artistique, Paris et Verviers. — 1 vol. fr. 2.

Je suppose que „Proses à Gilles Luijck“ c'est du flamand pour dire: „Proses à moi-même.“ Cela répondrait au texte, mais toute autre signification pourrait ne pas être invraisemblable; quoi qu'il en soit, rien n'est moins euphonique, à certaines oreilles, que ces noms chers à M. Coremans, dont tant d'auteurs belges d'expression française persistent à baptiser, inutilement, leurs héros; en renonçant à le prononcer, je renonce à l'écrire.

Titre à part, l'ouvrage plaît: de la saveur de l'esprit, des notations subtiles. L'auteur du „Gilles“ en question n'a pas renoncé à l'écriture symboliste, déjà désuète, mais si apte à projeter par le prisme des mots nos sensibilités modernes. M. Gaston-Denys Périer dit finement des choses fines. J'ai toujours hautement prisé l'ironie profonde du style symboliste: c'est la façon la plus délicate qui soit d'exaspérer, hautainement, ses lecteurs.

J'aime beaucoup „L'Excellence de ma dévotion aux seize ans de Jinny“ et la réponse mémorable de cette jeune personne, quand

Gilles lui demande si elle aime la peinture : „Les portraits des actrices et des princesses autant que des miroirs“, fait-elle. — Cela est palpitant de promesses. Si Jinny épouse Gilles, elle le trompera avec sérénité. Et ce sera sa revanche de devoir s'appeler Madame Luijck!

M. N.

LES REVUES.

Le **Mercure de France** continue à être la plus intéressante des revues. L'enquête internationale sur la question religieuse s'y poursuit, avec, entre autres, (15 juin) les réponses de l'abbé Lemire, de l'abbé Wetterlé et de M. Georges Brandès. — Un rappel ému de ce délicieux Pierre de Querlon par Jacques des Gachons. — Une nouvelle de Rachilde : *Le cheval qui rêve*, ou éclatent tout le talent, toute l'originalité de *cette* écrivain extraordinaire. — Citons de Remy de Gourmont : *Lettres d'un Satyre*; la *Critique des poèmes* par Pierre Quillard, les *romans* par Rachilde. Henri Mazel, Charles Henry-Hirsch etc. tous seraient à nommer. . . . Mais relevons spécialement les choses flatteuses que Henri Albert veut bien dire de *Floréal*. Être cité dans le *Mercure de France* c'est une consécration. — Lire dans le *Mercure* du 1^{er} juillet un Albert Mockel précieux et ce que Edmond Pilon dit de Francis Jammes.

Dans la **Belgique artistique et littéraire** les poèmes de Fernand Séverin et la *Chronique des Livres* signée Paul André, A. Daxhelet, Sander Pierron, Georges Marlow, E. Ned, Grégoire Le Roy.

Nous venons de recevoir deux revues provinciales : **Le Beffroi**, de Roubaix, que dirige excellemment le poète Léon Bocquet (lire les vers inédits d'Edouard Dubus) et le **Pays Lorrain** de Nancy (directeur M. Charles Sadoul) qui parle de l'intéressant ouvrage de M. Alfred Lefort : *Histoire du Département des Forêts*. Nous reparlerons de ces revues.

La **Revue Luxembourgeoise** (p. f.) publie une étude de M. Alfred Lefort sur Godefroid Kurth.

De Liège nous parvient le premier numéro d'une revue mensuelle nouvellement créée : **Vers l'Horizon**. Nous y trouvons MM. Albert Mockel, Isi Collin et d'autres. Nous envoyons tous nos vœux à ce confrère, de si peu notre cadet.

M. N.

Automobilisme.

LUXEMBOURG

Grand Garage — Boulevard Royal. Téléphone 23.
Georges Saur, Ing. des Arts et Manufactures, Propriétaire.

Case à louer

Véritable
LIQUEUR BERNARDINE

de l'Hermitage Saint-Sauveur

ROSIERS PRODUCTION ANNUELLE
2,000,000 DE ROSIERS
CATALOGUES & BROCHURES
□ GRATIS & FRANCO SUR DEMANDE □

GEMEN & BOURG CULTIVATEURS DE ROSIERS
LUXEMBOURG (G.-D.)

HORS CONCOURS

Paris — St. Petersburg — St. Louis — Milan — Turin —
Marseille — Anvers — Bruxelles — Berlin — Liège — Londres

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes

L'abonnement, 6 francs l'an

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Montfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine, BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.



Le Mercure de France
Le Semeur
Le Pays Lorrain
Vers et Prose



Antée
La Belgique artistique
et littéraire
Le Beffroi.

Zur Lektüre empfohlen :

März
Neue Rundschau



Die Gegenwart
Süddeutsche Monatshefte

Die Schaubühne

TARIF DE LA PUBLICITÉ DANS FLORÉAL

| | |
|----------------------|--------|
| UNE PAGE | 75 Fr. |
| UNE DEMI PAGE | 40 " |
| UN 1/3 DE PAGE | 30 " |
| UN 1/4 DE PAGE | 25 " |
| LA LIGNE..... | 5 " |

Ces prix s'entendent pour une année, douze fascicules, tirés chacun à 600 exemplaires minimum.

FLORÉAL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît le 21 de chaque mois
sur 64-96 pages

erscheint am 21. jedes Monats
64-96 Seiten stark

Littérature — Poésie — Théâtre — Art
Philosophie — Histoire — Sociologie
Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises
Bibliographie

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable
de ses articles.

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:

MM. Franz Clement — Eugène Forman
Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Falgen
Batty Weber — Nicolas Welter

| | | | |
|---------------------|---------------|-------|-------|
| Abonnements | 1 an. 1 Jahr. | 6 M. | 3 M. |
| Abonnementspreise } | 10 fr. | 5 fr. | 3 fr. |

Pour la publicité on traite à forfait.

FLORÉAL ne publie que de l'inédit.

LES CAVES

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

des meilleurs crus

de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin

à des prix défiant toute concurrence.

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)

BOURGOGNES – CHAMPAGNES

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

| | | |
|--------------------------------|------------------|-------|
| Médoc 1900..... | la bouteille fr. | 1.15 |
| Margaux 1897..... | ” | 2.00 |
| Moulin-à-vent 1900..... | ” | 1.75 |
| Hermitage 1899..... | ” | 3.75 |
| Périnet & fils 1895.. | ” | 10.25 |
| en paniers pris à Reims, 7 fr. | | |
| Georges Goulet 1900..... | ” | 11.25 |
| Wormeldange A 1904..... | ” | 1.15 |
| Piesporter 1904..... | ” | 2.10 |
| König Johannberger 1904..... | ” | 3.00 |

Envoi sur demande du catalogue complet.